



# Jean-Philippe Toussaint ou l'art du minimum vital Vivre moins pour vivre moins mal

Article paru dans l'édition du 06.01.89

**L**A première chose à ne pas faire lorsqu'on se lance dans la lecture de l'Appareil photo, c'est de se mettre dans la position du partenaire qui va entamer une partie d'échec avec l'auteur. Il y a (et parmi les plus agréables et les plus excitants) des romans " intellectuels " dont l'essentiel du romanesque est ainsi constitué par les jeux que suscite l'écrivain et par la connivence active qu'il réclame de l'intelligence et de la finesse d'esprit de celui qu'il entraîne dans son aventure. On construit des grilles d'interprétation, on épie entre les lignes la construction d'une fable. On décode.

**Vous êtes abonné**

Classez cette archive, vous pourrez ainsi la consulter facilement pendant toute la durée de votre abonnement.

**Placez cette archive dans votre classeur personnel**

Avec une perversité certaine, Jean-Philippe Toussaint construit son récit de manière à créer une sorte de vide qui entraîne son lecteur sur cette pente du décryptage. Il va même jusqu'à poser ici et là quelques signaux assez grossiers qui semblent indiquer la bonne direction de lecture : une bonne partie du livre se passe dans une école de conduite où l'on apprend aux élèves, à l'aide de projections et de panneaux, la manière adéquate de piloter un véhicule automobile.

Ces invitations pressantes au décodage et aux douceurs byzantines de l'herméneutique ne doivent pourtant être prises que comme des trompe-l'oeil. L'Appareil photo est un livre qui doit être lu en surface. Toute profondeur ne pourrait être qu'illusoire. Encore convient-il d'explorer la richesse et la morale de cette superficialité. Comme les précédents romans de Toussaint, la Salle de bains et Monsieur, l'Appareil photo raconte des histoires sur lesquelles la réalité ne semble peser d'aucun poids, des histoires non figuratives. Ici, celle d'un jeune homme qui vient s'inscrire à des leçons pour le permis de conduire, finit par devenir l'ami de la réceptionniste de l'auto-école, se lance avec son père dans une lointaine expédition en banlieue, à la recherche d'une bouteille de gaz, passe avec la jeune fille une nuit à Londres, vole sur le ferry-boat, au retour, un appareil photo qu'il finit par jeter à la mer, enfin se retrouve en pleine nuit dans une campagne déserte, enfermé dans une cabine téléphonique, en attendant que le rappelle la femme qu'il aime et qui, peut-être, ne sait plus où l'atteindre.

## Le combat avec la réalité

Entre-temps, le jeune homme s'est fait soigner des cors aux pieds, à Milan, a fait la connaissance d'une garagiste de station-service expert en mikado et a eu maintes occasions de mettre en application sa recette du bonheur, à moins que ce ne soit celle du désespoir : " Dans le combat entre toi et la réalité, sois décourageant. "

La légèreté de ces anecdotes, l'extrême fluidité de l'écriture de Toussaint, ce léger détachement engourdi et charmeur avec lequel il traite son récit, ce comique d'indifférence qu'il applique à tous les menus soubresauts de son existence, tout cela paraît interdire et le moindre message et la plus petite émotion. Pourtant, insensiblement, à mesure que le roman musarde, il se produit dans la lecture un changement de climat.

Légers, fugaces, impalpables, les personnages et les événements acquièrent une densité, une réalité, une vibration vitale qui nous font passer d'une sorte de bonheur vide à l'angoisse. Tout se passe comme si la première partie du roman (la réduction de la matière romanesque à quelques bribes souriantes d'une histoire sans histoire) n'était que l'illustration d'une philosophie minimaliste de la vie, dont la seconde partie ferait apparaître l'envers dramatique : le héros de Toussaint, comme le Pierrot de Queneau, est un être hypersensible, blessé par la moindre agression et qui cherche, sans vraiment y parvenir, à vivre moins pour vivre moins mal.

Dire que l'Appareil photo est un livre superficiel, c'est donc simplement rendre compte de l'ambition et de la réussite d'un projet qui envisage de dire le plus secret et le plus subtil de l'angoisse humaine sans recourir aux artifices de la profondeur. Les surfaces de Toussaint, ses photomatons surexposées cherchent tout bonnement à saisir les frontières floues et mouvantes entre le désir de vivre et la peur de souffrir, entre la quiétude du sommeil et l'immobilité de la mort. Le livre se termine ainsi : " Je regardais le jour se lever et songeais simplement au présent, à l'instant présent, tâchant de fixer encore une fois sa fugitive grâce \_ comme on immobiliserait l'extrémité d'une aiguille dans le corps d'un papillon vivant. Vivant. "

LEPAPE PIERRE